

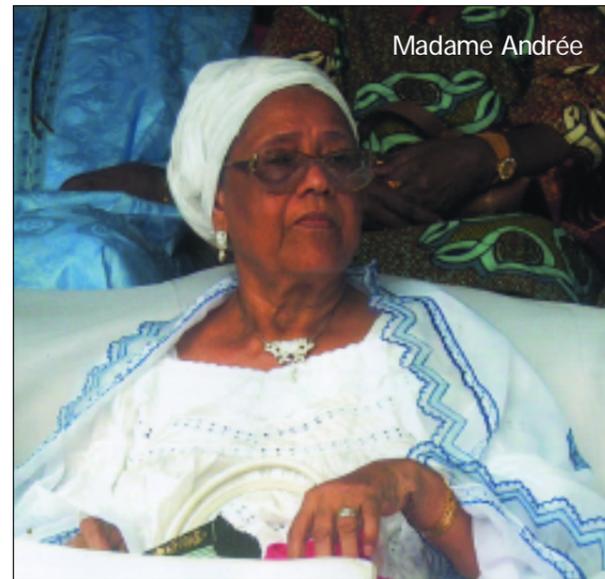
COMMENT ILS ONT VECU

Madame Andrée, veuve de Sékou Touré

« La Guinée a mis les pieds dans le plat »

Le 28 Septembre 1958, j'étais à Conakry et après mon vote je suis rentrée à la maison comme tout le monde l'avait fait d'ailleurs. C'est pourquoi ce jour là, un journaliste français a qualifié Conakry de « ville morte », car c'est la consigne qui avait été donnée en vue d'éviter tout accrochage qui aurait pu faire échouer le processus. A l'annonce de la victoire du "Non" j'ai eu une sensation de joie et de bonheur. Le peuple a voulu son indépendance et l'a obtenue. »

« Mon mari a durant toute sa vie combattu dans ce sens. C'était l'aboutissement de son combat, le couronnement en fait. Car Sékou Touré ne luttait pas seulement pour la libération de la Guinée, mais de toute l'Afrique, du joug colonial. » « Pour le vote du "Non", le terrain avait été suffisamment préparé. Pendant des années, des leaders ont dû sillonner tout le pays. Dans nos traditions, la colonisation est considérée comme de l'esclavage. On dit « qui meurt esclave, même dans l'au-delà, restera esclave. » Le peuple ne voulait pas rester éternellement colonisé, il voulait se libérer. » « Je ne me suis jamais intéressée à la politique. Je faisais plutôt du social. Je m'occupais des enfants, des femmes et des jeunes filles en situation difficile. J'ai créé des centres de formation professionnelle pour des jeunes qui n'ont pas eu l'opportunité d'aller à l'école. » « Avec la victoire du "Non", les conséquences ont été tout à fait logiques. La Guinée a mis les pieds dans le plat. A cette époque, la France était toute puissante et vouloir se soustraire à la colonisation française, c'était susciter l'indépendance des autres états africains.



Madame Andrée

Deux ans après, seize d'entre eux étaient indépendants. »

« De Gaulle ne s'attendait pas au choix de la Guinée. Il était tout à fait normal qu'il se sente mal à l'aise. Mais il aurait pu se retirer d'une façon plus courtoise. Il n'y avait pas grand-chose, mais le peu qu'il y avait été, soit brûlé, soit emporté. Lorsque mon mari est devenu président et que nous avons emménagé à la résidence du gouverneur, j'ai dû utiliser mes propres draps ! Il n'y avait rien au palais. »

« Si de Gaulle a été surpris par le choix de la Guinée, Sékou Touré lui, s'y attendait. Mais il ne pensait pas que de Gaulle se couperait de la Guinée. En tout cas, mon mari ne souhaitait pas la rupture totale avec la France. Il l'a dit plusieurs fois. De Gaulle a pris le "Non" de la Guinée comme un outrage qu'on lui avait fait personnellement. »

Saran Traoré (Horoya)
Amadou Kendessa Diallo (Ecovision)

Alpha Oumar Bakayoko,
78 ans. Chef de canton.

"L'indépendance a été pour moi la première grande fête. Je n'avais jamais vécu pareille ambiance. Tout Kaloum tremblait de cris de joie, de chants et de danses. Ce jour-là notre grand père nous a dit: "Sékou Touré se trompe. Sa révolution est vouée à l'échec. Il ne faut pas croire que l'on puisse fonder et maintenir une société de bien-être économique et sociale sur un cimetière scientifique. La Guinée ira à l'autodestruction, vous verrez. Nous, les Guinéens, comme toute

l'Afrique noire, étions avant la colonisation dans un profond sommeil. Aujourd'hui nous ne sommes qu'à demi-éveillés. Nous sommes obligés d'apprendre ce que savent les Blancs. Et nous ne pouvons pas le faire en nous isolant. Tout seuls, nous n'atteindrons que du vent. Cela ne veut pas dire que je ne connais pas les Blancs. Ils cherchent leurs intérêts. Sachons chercher le nôtre. Il y a une chose que vous devez retenir : la colonisation est un marteau; ses coups brisent le verre mais forgent le fer."

Abdourahamane BAKAYOKO
(Liberté FM)

Mamadouba Bangoura,
71 ans, planteur sous la colonisation

« Le 2 octobre 1958 m'a trouvé dans une plantation de bananes à Forécariah. Il est vrai que ce jour-là, nous n'avions pas tous l'information sur l'acquisition de notre indépendance. C'est lorsque je suis venu au port de Conakry avec mes bananes pour le conditionnement, le 15 octobre, que j'ai vu des Guinéens qui faisaient le travail à la place des Blancs. J'ai donc demandé « où sont-ils passés ? ». C'est là qu'on m'a informé de notre indépendance et du départ définitif des colons blancs ».

S.T.



Conakry était appelée « la perle de l'Afrique ». Aujourd'hui, c'est un dépotoir

Conakry, la perle ternie

En cinquante ans, la capitale de la Guinée est passée de 70000 à plus de 2 millions d'habitants. Aujourd'hui un Guinéen sur quatre vit à Conakry dans des conditions précaires.

Aissata Sacko avait 20 ans lorsque jeune mariée, elle est venue s'installer à Conakry, face au camp Samory Touré. Les avenues étaient larges et bordées de palmiers qui brillaient toute la nuit à la lumière électrique. L'eau coulait dans les maisons et les enfants couraient sur des plages de sable fin. C'était en 1958 et Conakry, avec ses soixante-dix mille habitants était considérée comme la Perle de l'Afrique. « Il était formellement interdit de jeter de l'eau et des ordures dans la rue » se souvient la vieille qui voyait passer régulièrement des camions poubelles. Aujourd'hui, elle vit à Matam et sa maison qu'elle entretient avec méticu-

losité est bordée de sacs plastiques usagés et de boîtes de conserves rouillées. Les enfants du quartier pataugent dans des flaques d'eau, d'huile et de boue à la lumière des feux d'immondices qu'on allume depuis que les camions poubelles ne passent plus. Il y a longtemps que les plages ont perdu leur sable fin.

Il y a cinquante ans, 90% des Guinéens vivaient à la campagne, dans des villages à l'intérieur du pays. Aujourd'hui un Guinéen sur quatre habite à Conakry. L'exode rural a commencé au début des années soixante. Chaque jour de nouveaux paysans viennent grossir les quartiers de la capitale

qui se sont développés d'une façon anarchique, sans eau et sans électricité. Dans les années quatre-vingt dix, la guerre au Libéria puis en Sierra Leone a déversé dans la ville des centaines de milliers de réfugiés.

Ils ont construit leurs baraques avec des planches vermoulues et des tôles ondulées de dernière main, dans des marécages. Aujourd'hui, plus de deux millions d'habitants se bousculent à Conakry où Aissata Sacko rêve d'une ville d'autrefois.

Almamy Kalla Conté
(guinee24.com)